

Emportée au fil du courant, la barque légère ne tarda pas à arriver au confluent des deux rivières. (p. 4429)

C. I.

LIVRAISON 561

— Vous avez joué un rôle dans l'affaire Dreyfus?

— Oui, déclara l'autre, sans se départir un seul instant d'un calme imperturbable.

Plein d'intérêt, Mr. Wilington s'approcha de son convive et le regarda avec des yeux curieux.

Il leva son verre, but à sa santé et, sans oublier les réalités de la vie, il ajouta :

— Vous pourrez m'en envoyer cent bouteilles de cette qualité.

— C'est entendu, Mr. Wilington. Et que pensez-vous de ce petit bordeaux? Pas mauvais, hein?

— Vous m'en donnerez de même cent bouteilles.

— J'ai encore à votre disposition une bouteille d'arbois qu'il vous faudra goûter.

Mr Wilington goûta distraitement l'arbois. Il ne semblait plus s'intéresser aux vins, car il était médusé par l'atmosphère de mystère qui enveloppait son interlocuteur.

— Racontez-moi quelque chose sur l'affaire Dreyfus, lui demanda-t-il. J'ai suivi le procès avec le plus grand intérêt et je serais heureux d'en parler avec un de ceux qui y ont pris une part active.

Esterhazy n'eut pas le temps de lui raconter une de ces petites histoires dont il aimait régaler et attendrir ses clients, car la porte s'ouvrit soudain pour donner passage à une femme d'une beauté éblouissante.

Wilington et Esterhazy se levèrent d'un même mouvement.

— Te voilà, Ilona! s'exclama le maître de la maison. Permets-moi de te présenter... Mr. Voilemont, et, en prononçant son nom, il lui lança un regard interrogateur comme s'il attendait de lui qu'il corrigeât en donnant son vrai nom.

Esterhazy s'inclina poliment et expliqua :

— Comte de Voilemont.

— Ma femme, ajouta Wilington avec un geste des plus élégants.

Esterhazy examina la jeune femme.

Reynard lui avait dit que Mrs Hona Wilington était d'une grande beauté. Il n'avait pas exagéré. Cette femme au visage si fin, aux cheveux noirs luisants comme du bois d'ébène, avait l'allure d'une déesse antique. Son corps aux formes harmonieuses et arrondies ressemblait à celui de la Vénus de Milo. Esterhazy, qui était connaisseur en matière de beauté féminine, ne put en détacher son regard.

Elle vit l'hommage muet qui se lisait dans ses prunelles et l'accueillit avec un sourire, en lui lançant une petite œillade coquette.

Comme toutes les femmes, elle se sentait flattée d'avoir un nouvel admirateur de sa beauté.

Elle tendit sa belle main blanche à Esterhazy en disant :

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, Monsieur le Comte.

Esterhazy s'empara de ses doigts fuselés et les porta à ses lèvres. Il remarqua en même temps l'expression vexée et les sourcils froncés de Mr. Wilington.

Celui-ci ne tarda pas à s'adresser à sa femme pour lui dire :

— Venais-tu pour me demander quelque chose, mon enfant ?

— Non, mais j'ai entendu que tu avais des visiteurs et je voulais être auprès de toi. Tu sais bien que je m'ennuie quand je dois rester seule pendant toute la matinée.

Il lui offrit une chaise et appela le valet pour lui ordonner de mettre un troisième couvert.

— Vous nous apportez sans doute des nouvelles bien intéressantes de Londres, Monsieur de Voilemont, commença Hona. Nous sommes plus seuls ici que les Bé-

douins au cœur du Sahara. C'est une fête pour nous que d'avoir un visiteur.

— C'est ce que votre mari me disait tout à l'heure. J'avoue que la visite d'un commis-voyageur en vins...

— Mais, je vous en prie, Comte, interrompit Wilington avec effusion, vous êtes une exception! Chacun peut avoir de la malchance dans la vie et se voir forcé d'accepter n'importe quel emploi pour gagner son pain. Comme officier, on a beaucoup de peine à trouver une situation dans la vie civile.

— Vous étiez officier, Comte? s'informa la jeune femme avec sollicitude.

— Le comte de Voilemont, ce qui, d'ailleurs, n'est qu'un pseudonyme que notre éminent invité a adopté afin de rester incognito, vient de me raconter qu'il a été mêlé à l'affaire Dreyfus.

Mme Ilona examina le visage du visiteur avec attention. Puis elle se mit à rire et s'exclama :

— Maintenant, je sais qui vous êtes. En vous voyant tout à l'heure, j'ai tout de suite cru vous reconnaître. J'ai suivi toutes les péripéties de l'affaire Dreyfus avec autant d'intérêt que mon mari, et je m'en rappelle tous les détails. Les photographies des principaux acteurs de ce drame, qui ont été publiées par les journaux, se sont gravées dans ma mémoire.

Mme Ilona se tut, car on frappait à la porte. L'intendant parut. Il informa Mr Wilington qu'un marchand de bestiaux était là et demandait à lui parler personnellement pour l'achat de quelques têtes de bétail.

Le maître de la maison sembla irrité de cette intrusion inopinée.

Mme Ilona l'engagea à y aller :

— Va régler cette affaire, Frédéric. En attendant, je resterai avec notre visiteur. Une commande de vin ne se règle pas aussi vite que la vente d'une demi-dou-

zaine de bœufs. D'ailleurs, le comte de Voilemont a sans doute plus de temps que le marchand de bestiaux.

Esterhazy la remercia en s'inclinant avec un fin sourire.

— Naturellement, j'attendrai jusqu'à ce que Mr. (Wilington soit revenu.

— Alors, dépêche-toi, Frederik.

Le maître de la maison se leva, bredouillant une excuse et partit avec l'intendant.

Esterhazy resta seule en face de la belle Polonaise. Il leva son verre et l'approcha de celui d'Iona :

— A votre santé, Madame!

La jeune femme répartit avec un sourire enjoué :

— A la vôtre, comte Esterhazy.

— Comment, vous savez que...?

— Que vous êtes « le beau Ferdinand! »

— Vous semblez être très bien informée sur moi, Madame?

— Certainement! Les hommes comme vous m'intéressent beaucoup.

— Sapristi! pensa Esterhazy. Ce serait l'occasion de s'offrir une petite aventure galante. Il se pencha sur les doigts de la belle Polonaise et y pressa ses lèvres ardentes. Mme Iona lui abandonna sa main avec un sourire. Alors Esterhazy devint plus audacieux et baisa son beau bras blanc.

— Vous êtes un don Juan! dit-elle avec une réprobation souriante.

— Vous venez de me dire que vous vous intéressez à des hommes tels que moi, Madame? Vous devez savoir que j'aime conquérir les femmes dès le premier abord. Vous, vous êtes belle comme l'aurore. Vous affolez les hommes par votre seul regard fascinateur. Je ne comprends pas comment M. Wilington peut vous tenir prisonnière dans cette solitude. Il craindrait sans doute de

vous perdre s'il vous laissait aller dans le monde car vous êtes un couple tellement disproportionné. Il pourrait être votre grand-père..

Mme Ilona eut un sursaut et l'interrompit avec un geste effrayé.

— Taisez-vous, je vous en prie...

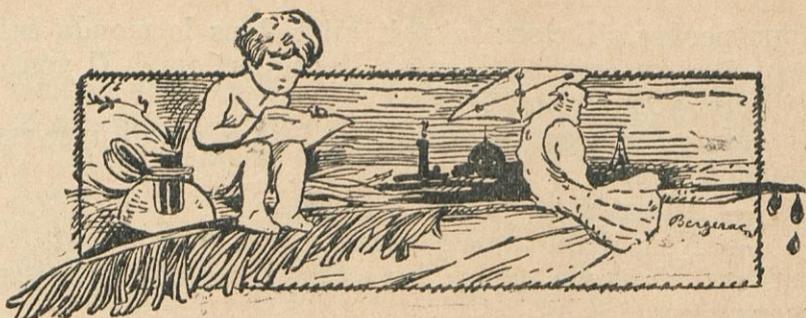
— Non, il faut que je parle, car mon cœur est débordant. Vous me rendez fou en me regardant avec vos beaux yeux si noirs.

Esterhazy était dans son élément. Il employa tous les petits moyens dont il disposait pour séduire irrésistiblement les femmes...

Il ne rencontra guère de résistance avec Mme Ilona qui s'ennuyait à mourir dans cette campagne désolée où elle avait épousé un vieillard qui ne l'intéressait qu'à cause de son argent et dont elle s'était lassée depuis longtemps.

Le vin dont ils burent abondamment pour cacher leur émotion contribua à enflammer dans Ilona une sensualité inassouvie et attisée par la convoitise de ce beau mâle.

Et, avant que Mr. Wilington fût revenu, ils eurent fixé un rendez-vous pour le soir même, à l'heure du crépuscule, au fond du parc...



CHAPITRE DXLVI

UNE IDYLLE QUI FINIT MAL...

L'humeur de Mr. Wilington, grâce à la bonne affaire qu'il venait de traiter avec les marchands de bestiaux était tout à fait joyeuse quand il rejoignit sa femme et Esterhazy. On continua de bien manger et de bien boire, à tel point, que bientôt, une atmosphère de folle gaieté régna dans la salle.

Les heures s'écoulèrent, rapides.

Wilington ne voulait pas laisser partir l'amusant visiteur et il lui offrit, amicalement de passer la nuit dans sa propriété.

Réjoui, Esterhazy accepta, avec satisfaction cette offre si aimable et il regarda la jeune femme avec une expression qui en disait si long, que le visage de celle-ci s'empourpra soudain.

Esterhazy se sentit flatté d'avoir fait impression sur une femme aussi belle. Vaniteux et vil, il s'attacha aussitôt à cette pensée, bercé par l'espoir de remporter un succès dont il pourrait s'enorgueillir par la suite. Avoir conscience de l'heureuse occasion qui s'offrait à lui, le réconciliait, pour une fois, avec sa triste existence

laquelle, pendant ces derniers mois avait été si dénuée de joies de toutes sortes.

Il se mit donc en devoir de guetter la proie de sa vanité.

Dès que l'occasion s'en présentait, il cherchait à toucher sous la table, le pied de la jeune dame ou bien, il essayait par des manœuvres adroites, de s'approcher de ses mains pour les caresser furtivement.

Ce fut entre cet homme et cette femme un jeu amoureux banal et vulgaire et qui malgré son caractère insignifiant n'en était pas moins dangereux pour cela.

Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, le vin avait tellement bien fait son effet que Mr. Wilington, après le souper s'effondra dans son fauteuil, dormant profondément. Il demeura dans cette position et ne bougea plus.

Esterhazy et Mme Ilona profitèrent de cette circonstance pour s'eclipser, ils se glissèrent hors de la salle et se rendirent dans le parc.

Ces premières heures de la nuit étaient délicieusement chaudes. On ne voyait que peu d'étoiles au firmament. La lune se cachait derrière de légers nuages.

Il n'y avait pas le moindre danger que le couple, qui parcourait doucement les tranquilles allées du parc, put être aperçu.

Le maître, d'ailleurs, dormait si profondément qu'il n'y avait rien à redouter : il ne se réveillerait pas.

Entreprenant et insolent comme il l'était toujours, Esterhazy passa bientôt son bras autour des hanches de la jeune femme. Elle n'opposa aucune résistance à cette manifestation de tendresse et s'inclina légèrement vers l'homme qui la tenait.

A ce moment, l'ardeur d'Esterhazy fut portée à son comble ; il pressa le corps élançé de la jeune femme contre le sien et chercha sa bouche. Il déposa des baisers

brûlants et passionnés sur les joues, sur les lèvres, sur le cou de Mme Ilona. Les oreilles pleines de mots d'amour qu'elle percevait à peine, ivre de tant de tendresse elle abaissa ses paupières.

Elle aspirait depuis longtemps de tout son être, à passer ainsi quelques heures d'ardente tendresse et bien souvent, déjà, elle avait agité cette pensée de s'en aller, pour dépenser à longs traits dans la capitale, sa jeunesse et sa vie.

Esterhazy avait deviné quelle était la seule et unique passion de cette femme qu'il tenait dans ses bras.

— Tu ne peux pas rester ici, tu ne peux pas enterrer ta jeunesse aux côtés de ce triste vieillard, lui chuchotait-il. Viens avec moi.

— Où cela ?

Il l'entraîna vivement vers une tonnelle, s'assit sur l'un des bancs et la prit dans ses bras. Il la tint longtemps étroitement embrassée et, tout en effleurant ses lèvres avec passion, il balbutia :

— Je t'emmène à Londres. Là-bas, nous vivrons notre amour..

— Mords-le ! Pluton ! mords-le !

Esterhazy et Mme Ilona sursautèrent.

Au même instant le grand et puissant dogue qu'Esterhazy avait aperçu en entrant dans la maison et qui l'avait accueilli en montrant des crocs redoutables, se jeta sur lui.

— Retenez le chien ! s'écria-t-il épouvanté.

— Je m'en garderai bien, répliqua Mister Wilington, surgissant à l'entrée de la tonnelle.

— Au secours ! au secours !

Des domestiques se précipitèrent en hâte vers l'endroit d'où provenaient les cris.

Wilington les retint.

— Laissez ce chien ! ordonna-t-il. Il défend l'hon-

neur de son maître; ouvrez toutes grandes les portes du chenil et laissez les autres bêtes bondir jusqu'ici. Elles vont envoyer ce gremlin en enfer!

Esterhazy prit la fuite et s'élança à toutes jambes dans les allées du parc.

Les chiens qui, entre temps venaient d'être lâchés, partirent ventre à terre sur sa trace, en poussant des aboiements furieux.

Ils cernèrent Esterhazy, le mordirent et mirent ses vêtements et ses chairs en lambeaux. Vaincu par la violence de l'attaque et le nombre des assaillants, il chancela et tomba; les chiens se ruèrent sur lui pour l'étrangler.

C'en était assez.

Mister Wilington donna un long coup de sifflet impérieux et rappela ses chiens.

Esterhazy dès qu'il vit que les dogues ne le harcelaient plus, se releva soudain avec précipitation et partit d'un trait.

Il se mit à courir en aveugle, sans regarder une seule fois autour de lui; il n'avait qu'une seule idée: s'enfuir!

Il se sauva comme un dément.

Mais, après avoir parcouru à toutes jambes, une longue distance sur la route ses forces l'abandonnèrent. Épuisé, il s'arrêta.

La lune déchira son manteau de nuages blancs et apparut, nacrée. Il s'aperçut alors combien cette lueur blême était devenue sinistre et il fut pris d'un sentiment de frayeur mortelle. Il claqua des dents à plusieurs reprises.

Son corps présentait partout des blessures béantes et ensanglantées, ses vêtements déchiquetés portaient d'affreuses traces de sang. Il se sentit horrible.

— Mon Dieu, pensa-t-il, qui aurait cru qu'une aven-

ture amoureuse pouvait avoir une aussi pitoyable fin, je n'aurais jamais imaginé une chose semblable!

— Mais que dois-je faire maintenant? Je ne peux pourtant pas me présenter devant des gens dans cet état! On m'accueillerait comme un malfaiteur!

Outre cela, il était transi. La nuit était glaciale. Il n'avait pas encore vu la fin de ses peines : la pluie commença à tomber. Tremblant des pieds à la tête, il se décida enfin à reprendre sa course car il lui fallait en fin de compte trouver un abri, n'importe où, avant les premières lueurs de l'aube.

Si, dans l'état où il se trouvait, il s'était présenté dans un village quelconque, il serait certainement devenu la risée de toute la population. Il voulait éviter cela à tout prix. Il n'avait pas du tout envie de se faire moquer, encore une fois, de lui.

Mort d'angoisse et de honte, il poursuivit son chemin, maudissant au fond de son cœur les femmes et l'amour, causes exécrées des malheurs de sa vie.



CHAPITRE DXLVII

TOUT EST FINI

Harriet fut effrayée, lorsqu'elle reçut la nouvelle brutale, que son mari, blessé, se trouvait dans une petite auberge de village et qu'il désirait sa venue.

« Apportez du linge et des vêtements, disait la lettre de l'aubergiste, qui avait ajouté : « car votre mari est arrivé ici dans un tel état qu'il lui est absolument impossible de prendre immédiatement le chemin du retour ».

La lettre ne précisait pas davantage pour quelles raisons Esterhazy se trouvait dans un tel état, ni le caractère de ses blessures, et ce laconisme ne laissait pas d'être fort inquiétant.

Elle se livra à une foule de conjectures, passa en revue dans son esprit tous les accidents qui avaient pu survenir et se mit en devoir de se rendre dans la localité mentionnée.

L'esprit soucieux, la jeune femme mit dans une valise un complet, du linge et des chaussures et prit le chemin du petit village dans lequel Esterhazy avait trouvé un abri.

Le visage pâle comme un linge, défaillante, elle entra dans la chambre où son mari était couché.

Sa crainte augmenta encore lorsqu'elle remarqua le large pansement qui entourait la tête de son mari.

A cette vue, elle se jeta dans ses bras en poussant des gémissements de compassion.

— De grâce, dis-moi, Ferdinand, ce qui t'est arrivé. Qu'as-tu donc ?

— Un grand malheur, Harriette, j'aurais voulu t'en éviter la nouvelle, mais cela ne m'a malheureusement pas été possible — j'ai été — il hésita une seconde et détourna son regard. J'ai été cette nuit attaqué par des bandits dans la forêt.

Harriet se voila la face.

— Ferdinand, mon Dieu, ah, Ferdinand !

Esterhazy sentit sa fable prendre à merveille et, enhardi, il poursuivit :

— Oui, ma chère enfant, tu peux remercier Dieu de m'avoir laissé la vie. Il s'en est fallu de peu que les coquins ne m'assassinassent. Je n'ai dû qu'à ma décision, de pouvoir me défendre de mes agresseurs. Mais, dans la bataille, mon beau complet a été mis en pièces — et je porte également quelques blessures reçues dans la mêlée.

Des larmes jaillirent des yeux d'Harriet. Elle se pencha sur son mari, le caressa tendrement, l'embrassa et poussa un long soupir :

— Mon pauvre, pauvre Ferdinand, comme tu as dû souffrir. J'aime mieux ne pas imaginer combien ma vie serait devenue pénible si tu n'étais pas revenu à la maison. J'aurais été trop malheureuse !

— Oui, mon enfant, et cela aurait pourtant bien pu se produire.

— As-tu fait une déclaration à la police, de l'attentat dont tu as été victime ?

— Bien entendu ! Mais on me laisse peu d'espoir d'arrêter les misérables.

— Oh ! on les arrêtera. Il faudra bien qu'on leur fasse payer ton sang, ton noble sang, répandu à cause d'eux.

Esterhazy se mordit les lèvres pour ne pas rire.

C'était pourtant très bien qu'elle crut cette fable. — Si Harriet savait toute la vérité, elle ferait très certainement autre chose que de me plaindre et de s'apitoyer sur mon sort, se dit-il.

Pendant une minute, il évoqua la scène qui se serait produite, si elle avait su réellement ce qui lui était arrivé et comme il vit que cette adroite comédie réussissait parfaitement bien et produisait sur sa femme un effet saisissant, il continua sur un mode larmoyant :

— Une telle aventure m'aurait été épargnée si je n'avais pas exercé cette misérable profession.

— Mais, Ferdinand, nous devons pourtant nous réjouir que tu gagnes de l'argent.

— Nous réjouir ? me réjouir d'être obligé d'aller de taverne en taverne pour vendre du vin. Imagines-tu la peine que je ressens à faire ce travail. Je ne suis jamais en sécurité. Crois-tu que ce soit agréable ?

— Dis-moi donc comment tout cela est arrivé ? Je voudrais pouvoir me représenter toute cette scène dans le détail. Vraiment ? Existe-t-il donc encore des brigands dans cette région ?

— Penses-tu donc que je veuille te raconter une histoire ? demanda-t-il avec fierté. Ils m'ont tout pris. Ma sacoche avec les échantillons de vins, mon pardessus, mon chapeau et ne m'ont laissé de mes vêtements que ceux qui se trouvaient sur mon corps, c'est, d'ailleurs, ce dont tu peux te rendre compte. Ils sont là sur la chaise. C'est tout juste s'ils ne m'ont pas enlevé la vie avec le reste.

Harriet prit les vêtements déchirés dans ses mains et les examina en hochant la tête.

Il était de fait que la scène qu'on venait de lui dépeindre et dont on lui fournissait les pièces à conviction, avait dû être affreuse et la pauvre femme fut prise d'une indicible épouvante; se tournant vers son mari, un lambeau de chemise à la main elle s'écria effrayée :

— C'est affreux, affreux!! Qu'il puisse y avoir encore des choses pareilles. Je vais vivre à l'avenir dans une crainte éternelle à la pensée qu'une telle chose puisse se renouveler.

A ce moment la sonnette de la porte retentit et Harriet alla ouvrir.

Un grand garçon bien taillé, vêtu d'une livrée verte, apparut devant l'entrée du couloir. Il demanda :

— Suis-je bien ici dans la chambre où le comte de Voilemont, le représentant de la maison de vins Reynard de Londres a été amené?

Harriet fit un signe affirmatif.

— Oui, c'est bien ici. Que désirez-vous?

— Je dois lui faire savoir que mon maître, Master Wilington du domaine de Carolina lui retourne son pardessus, son chapeau et sa sacoche. Il fait également demander au comte ce qu'il pense de sa meute de chiens?

Harriet, stupéfiée, regarda le domestique comme s'il parlait dans une langue étrangère.

Esterhazy bondit de son lit tout d'une pièce, arracha le paquet des mains du garçon et le renvoya brutalement :

— Vous pouvez vous en aller et dire à votre maître qu'il

Il allait citer un vers célèbre de Goethe, mais le domestique ne le lui permit pas.

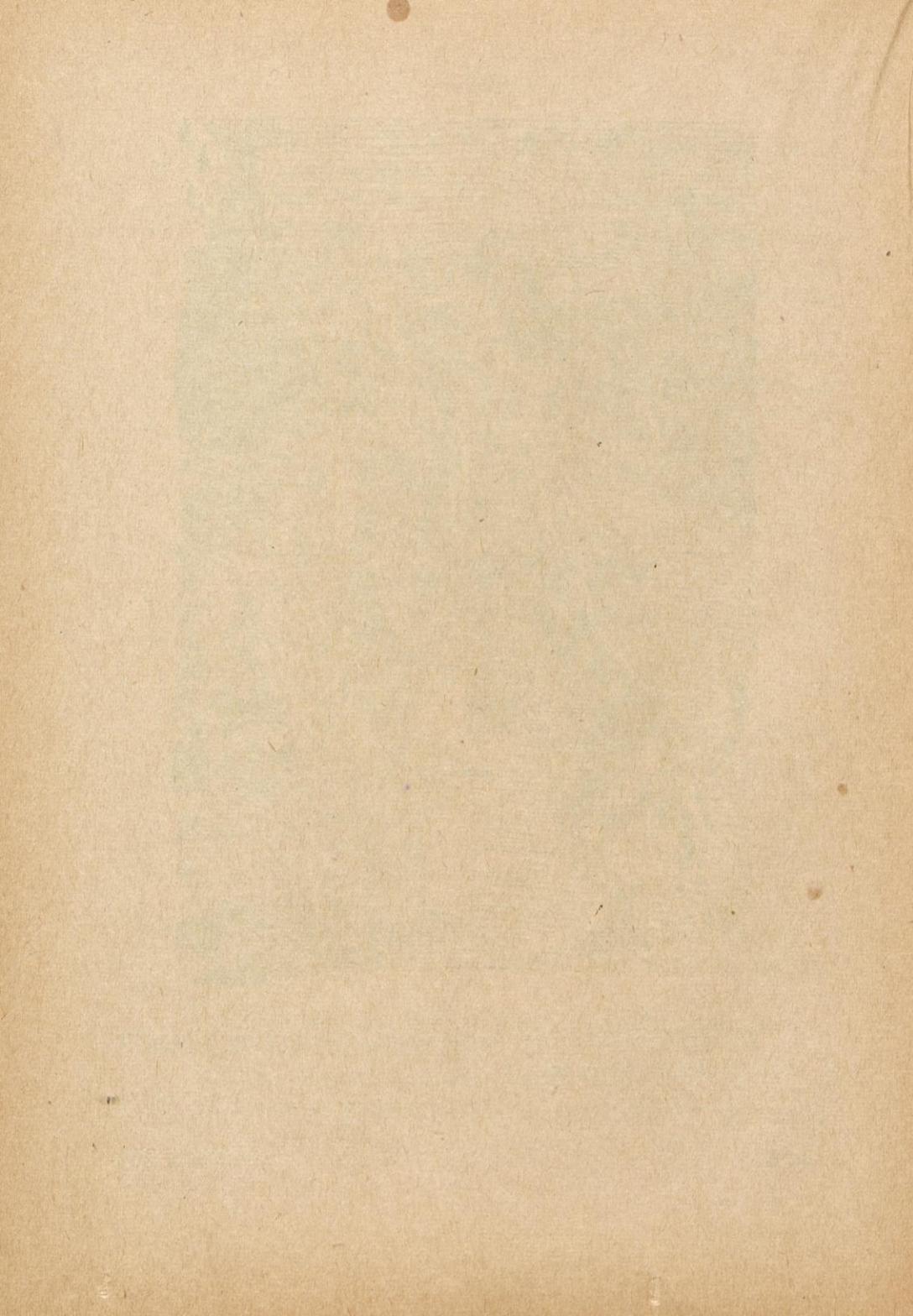
Sans se démonter, il dit à haute voix :

— De plus, je suis chargé de vous répéter que vous



*Ils cernèrent Esterhazy, le mordirent, et mirent ses vêtements
et ses chairs en lambeaux.*

(P. 449¹)



êtes une crapule, un vil destructeur de ménage, qui ne mérite que d'être reçu par des chiens furieux.

Esterhazy le poussa complètement dehors et referma la porte sur lui.

Un silence sépulcral régna dans la chambre.

Enfin, la jeune femme se dressa en faisant un grand geste de menace.

— Fourbe! Viens donc à la maison, pour voir ce qui va se passer!

Esterhazy poussa un éclat de rire sardonique.

— Crois-tu donc que j'aie peur de toi?

Ils se défièrent du regard. Elle reprit :

— Je te ferai passer l'envie de faire de telles excentricités. Ne viens pas me raconter à l'avenir de belles histoires de brigands. Et maintenant, vite, habille-toi! Dans un quart d'heure nous partirons d'ici pour rentrer à la maison.

Maintenant, la femme autoritaire et forte, commandait, elle entendait être obéie et elle le serait.

Elle parla d'un ton si énergique, qu'Esterhazy ne trouva rien à dire. Il lui adressa un regard suppliant, préférant puisque les rôles changeaient, modifier sa tactique.

— Regarde-moi, Harriet, je suis réellement innocent dans cette affaire. Je ne suis pour rien dans tout ce qui est arrivé. Cette jeune femme de la propriété de Carolina était tout à fait folle de moi!

— Je ne veux rien savoir de tout cela! L'histoire est maintenant éventée pour moi. En tous cas je saurai désormais qu'on ne peut pas te laisser seul sur les routes et, à l'avenir, je prendrai mes dispositions en conséquence.

— Qu'entends-tu par « des dispositions en conséquences » Veux-tu me séquestrer?

La jeune femme le regarda dans les yeux, et d'une voix pleine de haine lui jeta avec mépris :

— Peut-être!

Puis, après un instant de silence, elle ajouta :

— Mon émotion de tout à l'heure m'a d'ailleurs fait oublier une chose importante : tu viens d'être condamné, en France, par contumace, sur la plainte de ton cousin Christian, à deux ans de prison pour une escroquerie de trente-trois mille francs! Cela, aussi, était donc bien vrai, quoique tu m'aies juré le contraire! Ah! je te promets que tu vas marcher droit, maintenant!

Esterhazy haussa les épaules, mais ne répondit pas.

Décidément, la vie, pour lui, se terminait lamentablement! Tout était fini, bien fini... Il était au bas de la pente...

CHAPITRE DXLVIII

CEILLETS ROUGES ET CEILLETS BLANCS

Revenons quelque peu en arrière.

Pendant la révision du procès Dreyfus, les ligues royalistes et antisémites avaient pris ce prétexte pour créer de l'agitation. On se souvient que le 12 août, au lendemain de l'attentat contre M^e Labori, le gouvernement avait fait arrêter Paul Déroulède et un certain nombre de ses amis...

L'inculpation portait sur « attentat à la sûreté de l'Etat et complot ».

Mais il est nécessaire aujourd'hui, pour comprendre comment il était possible aux royalistes de comploter, de refaire un bref historique de la situation des partis royalistes en France.

D'ailleurs, de 1870 à 1890, les périodes de l'histoire royaliste en France, sont très faciles à déterminer.

De 1871 à 1873, toute l'agitation gravitait autour de l'esprit national et l'intérêt des membres des Ligues se concentrait dans l'étude des rapports s'établissant entre le comte de Chambord et la France.

Après l'échec de la tentative de rapprochement de 1873 et jusqu'au 14 octobre 1877, la politique des Ligues fut moins directe. Il s'agissait surtout de sauvegarder les institutions essentielles du pays et de réparer les ruines de l'année terrible. Les chefs royalistes à ce moment, soit par intérêt, soit vraiment par patriotisme, surent donc attendre.

Mais, le 14 octobre 1877, la gauche triomphe et arrive au pouvoir. Alors, sous l'impulsion du comte de Chambord, tout en se mettant à la tête de la défense sociale et religieuse, le parti royaliste revient à la politique directe et abandonne ses positions d'attente.

Malheureusement pour les ligueurs, profondément affaiblis par le double choc de 1873 et de 1877, la lutte se présentait pour eux dans des conditions nettement défavorables.

Leur effort, néanmoins, porta des fruits et il servit au comte de Chambord à lutter avec succès contre les tentatives de ralliement qui trouvaient à la cour de Rome des appuis et des échos intéressés.

Ce fut là, d'ailleurs, le dernier effort du comte de Chambord qui mourut, laissant au comte de Paris une succession quelque peu embarrassée.

Mais celui-ci sut se montrer actif et habile. Sous sa direction, la politique royaliste se montra, de 1883 à 1888, particulièrement brillante et bruyante. Les élections de 1885 marquèrent l'apogée de cette politique et il s'en fallut de bien peu que le succès ne couronnât les efforts du comte de Paris.

Les différentes fractions du parti royaliste avaient fusionné ; le parti bonapartiste était annihilé ou rallié ; le centre gauche avait été ridiculisé ou absorbé, le comte de Paris pouvait maintenant faire œuvre de législateur parmi ses troupes et il ne s'en priva point.

Toutes les mesures prises par le Gouvernement pour enrayer les progrès du royalisme en France furent énergiquement combattues par tous les moyens ; tout ce qui pouvait donner à la monarchie un aspect archaïque fut supprimé ; la question du drapeau ne se posa plus, le tricolore étant adopté comme drapeau national. en même temps que la devise « Tout ce qui est national est nôtre... » et les royalistes acquirent à l'extérieur, dans les Cours étrangères, une situation diplomatique, qu'ils déclaraient eux-mêmes « incomparable ». Ce fut, en un mot, l'organisation d'un véritable contre-gouvernement que le comte de Paris et ses amis mirent sur pied.

Mais... Boulanger, l'inimitable Boulanger parut sur son cheval noir et conquit les foules...

Ministre de la Guerre, homme en place, plus populaire qu'aucun général ne l'avait jamais été depuis l'avènement de la III^e République, il était — ou tout au moins les royalistes le crurent — tout désigné pour faire un coup d'état...

Faible, indécis, sous ses dehors de soldat énergique, tout aux ordres de la charmante et fragile Marguerite de Bonnemain, qu'il adorait et sur la tombe de qui il se tua,

à Bruxelles, après la défaite et l'exil, il ne fut pas difficile aux royalistes de faire de Boulanger leur instrument..

Lorsque le général abandonne son portefeuille, car il est devenu suspect aux opportunistes, Paris semble prêt à se soulever. Le 8 juillet au soir lors du départ du général pour Clermont-Ferrand, où se trouve le 13^e Corps dont il doit prendre le commandement, c'est une véritable cohue qui envahit la gare de Lyon et veut empêcher le départ du général en criant :

« C'est Boulange... lange... lange...

« C'est Boulanger qu'il nous faut !...

Puis d'autres cris succèdent aux chants :

« A bas Grévy ! Mort au ministère ! Démission ! Vive Boulanger ! »

Les membres de la Ligue des Patriotes se distinguent Et le train part avec plus d'une heure de retard.

De nombreux conciliabules avec les royalistes amènent le général à Paris et les événements se précipitent. C'est la démission de Jules Grévy, l'élection de Sadi-Carnot qui font se surexciter les esprits, puis la campagne électorale de 1888, pendant lesquelles le nouveau ministère veut prendre des mesures contre Boulanger qui s'est porté aux élections dans plusieurs départements.

Une agitation formidable se fait autour de son nom. Boulanger se fait un tremplin de la révision de la Constitution et ce tremplin est d'autant plus solide que depuis dix ans il n'a cessé de figurer en tête des programmes radicaux. Son programme se résume ainsi : Dissolution ! révision ! L'œillet rouge devient l'emblème de la fraction boulangiste.

Et Boulanger est élu dans le département du Nord. Mais il démissionne aussitôt.

On crie, on chante. Le boulangisme engendre toute une littérature de chansons ; Paulus sur la scène de la

Scala rend célèbre : *En r'venant de la revue; Les Piou-pious d'Auvergne et Il reviendra!*

« *Il reviendra,*
« *Quand le tambour battra,*
« *Quand l'étranger m'naç'ra*
« *Not' frontière,*
« *Il sera là,*
« *Et chacun le suivra,*
« *Pour cortège il aura*
« *La France entière... »*

Le 27 janvier 1889, malgré la lutte acharnée des républicains, le général est élu dans la Seine.

C'est la courbe ascendante qui vient de toucher à son apogée; de ce point culminant, elle va redescendre avec une rapidité foudroyante...

Les cris de « Vive Boulanger » éclatent partout...

C'est un triomphe véritable; mais, comme un collégien, comme un sous-lieutenant, le général, en plein triomphe, ne pense pas à l'Elysée dont parlent tous ses amis, ne pense pas au coup d'Etat à faire, mais à ses amours... Pendant le dépouillement du scrutin, il s'échappe deux heures pour aller rejoindre Mme de Bonnemain...

Quand il revient au milieu de ses amis, le général est dégrisé.

— Onze heures un quart, lui dit Rochefort, lui tapant sur l'épaule, familièrement.

Boulanger n'entend pas.

— Onze heures et demie! reprend un peu plus tard, le pamphlétaire.

Boulangier n'entend pas davantage.

— Minuit moins dix ! Trop tard, maintenant, mon général...

L'heure du coup d'Etat est passée...

Bientôt le ministère entre dans la voie des mesures de répression.

Il poursuit la Ligue des Patriotes, demande à la Chambre la levée de l'immunité parlementaire de Boulanger, poursuivi pour complot contre la forme de Gouvernement.

Mais celui-ci n'attend pas. Il passe la frontière. Et le 14 août 1889 la Haute-Cour condamne par coutumace, Boulanger, Dillon et Henri Rochefort, à la déportation dans une enceinte fortifiée.

Le désordre est grand au camp des boulangistes et des royalistes vaincus. Ainsi s'achève pour eux la période héroïque. Le 16 juillet 1891 Marguerite de Bonnemain meurt à Bruxelles et deux mois plus tard, son amant inconsolable se suicide sur sa tombe.

Les œillets rouges, peu à peu, tombèrent dans l'oubli, et les monarchistes adoptèrent, alors, pour emblème l'œillet blanc.

Mais cet échec avait porté un coup à l'organisation mise sur pied par le comte de Paris; encouragés par Léon XIII qui, par son encyclique de février 1892, autorise et encourage même le ralliement, les royalistes se rallient en masse à la République.

Pourquoi persister à boudier ? Pourquoi refuser sa part des avantages gouvernementaux, sa part des profits, des places et des émoluments ?...

Le comte de Mun, si longtemps intransigeant, se rallie. Il devient le chef de la droite constitutionnelle.

Et, Eugène Godefroy, lors de sa comparution devant la Haute Cour de 1899 peut dire avec amertume :

« Sans la désorganisation produite par le ralliement et la trahison des « ralliés » la République n'eût pu résister au souffle d'indignation déterminé par le scandale du Panama... »

En effet, depuis ce moment, le parti monarchiste semble mort... A peine si, de temps en temps, de petites explosions sporadiques éclatent-elles; elles sont vivement réprimées.

Pendant quelques années, la fièvre semble avoir changé de zone. Après l'assassinat de Sadi-Carnot, le nouveau président Casimir-Périer semble être l'homme des ralliés, « l'homme des Orléanistes », disent les socialistes et, en peu de mois, il est brisé et contraint de quitter la place.

Félix Faure, plus heureux, connaît une présidence sans presque de nuages. Seule, l'Affaire Dreyfus peut troubler le repos du chef de l'Etat... Cependant ce n'est qu'après sa mort que la révision peut avoir lieu et c'est aussi le moment que choisissent les royalistes pour recommencer l'agitation.

Dès le soir des obsèques, Déroulède entraîne ses troupes à la bataille et veut emmener le général Roget à l'Elysée. On sait comment cette équipée se termina. Mais le gouvernement de la République usa de clémence et ne retint contre les deux agitateurs, Déroulède et Marcel Habert, que le délit de presse.

Encouragés par ce beau début, l'agitation continue de plus belle... jusqu'au 12 août où le Gouvernement y met un terme définitif par l'arrestation des principaux chefs.

En Algérie, Max Régis, après avoir imité Jules Guérin et s'être enfermé dans sa villa, comme dans un autre fort Chabrol, a pris la fuite non sans avoir tiré sur les agents, montant la garde devant sa maison, ce qui dé-

clanche l'action judiciaire pour attentat contre les agents de la force publique et rébellion à main armée.

Tandis que la Justice perquisitionne un peu partout, enlève des camions entiers de paperasses et d'armes du fort Chabrol, la Commission de la Haute-Cour commence l'interrogatoire des inculpés.

Et à la première question, Déroulède répond fièrement :

« La campagne entreprise par moi est justifiée par la dernière élection présidentielle... »



La calme petite ville de Montélimar a vécu paisiblement et sans faste jusqu'au jour de l'élection présidentielle.

Jusque-là, M. Loubet, député, puis sénateur, puis président du Sénat, n'était qu'un notable parmi d'autres notables. De mœurs simples et cordiales, le Président n'avait jamais abandonné entièrement sa demeure familiale, où vivaient encore les siens, une antique maison, en plein centre, rue des Quatre-Alliances.

C'est dans ce coin de la ville que se concentre toute la vie de la cité. Voisin de la maison des Loubet se trouve le café de l'Univers où est établi le Cercle des Officiers. En face, le café Miland, où se réunissent les éléments libéraux, radicaux ou socialisants de la ville. C'est là que, chaque soir, M. Paul Loubet, le frère du Président, prend paisiblement son café, à la terrasse, en conversant avec ses amis...

De l'autre côté de la rue, c'est une autre atmosphère.

Les officiers du 22^e se targuent de leur loyalisme et de leur attachement aux anciennes idées et aux traditions. C'est dire qu'ils sont pour la plupart monarchistes...

C'est dire aussi qu'ils sont des adversaires acharnés du président Loubet et que, depuis l'élection présidentielle, depuis que Déroulède a crié à ses troupes son claironnant : « En avant ! » la garnison est en rumeur.

Ce soir-là, un soir automnal, encore tiède, les officiers donnent une fête en l'honneur de M. d'Aulan, un de leurs anciens camarades, officier de réserve et député de Nyons. Député d'extrême-droite, naturellement. Rallié, cela va sans dire, mais restant monarchiste de cœur.

Autour de la table du banquet, qui a lieu au premier étage du café de l'Univers, tous les officiers du régiment, du colonel aux sous-lieutenants frais émoulus de Saint-Cyr, sont rassemblés.

Le capitaine d'Aulan est assis face au colonel qui préside la table, toute fleurie d'œillets blancs...

— Que de blancheurs, ont dit les garçons, en voyant arriver de chez le fleuriste, les corbeilles qui doivent décorer la table et la salle. On croirait, ma parole à un mariage ou à une première communion...

Et de rire...

Car ces messieurs les Officiers sont à peu près les seuls royalistes de la paisible ville de Montélimar. Toute la population laborieuse est très fière de son grand compatriote et les manifestations monarchistes des officiers laissent complètement froide.

Mais, à neuf heures du soir, les corbeilles sont déjà saccagées. Toutes les boutonnieres des dolmans se fleurissent de la fleur symbolique; le café fume dans les tas-

ses, les liqueurs circulent et les têtes se sont échauffées.

— Ecoutez, crie un jeune sous-lieutenant, nous allons tous en chœur, faire une farce aux Loubet.

— De Bernady, intervient le colonel, je vous demande un peu de mesure, ne nous mettez pas la ville à dos.. .

— Soyez tranquille, mon colonel; nous agissons discrètement et, en tout cas, je prendrai sur mon dos, toute la responsabilité... Ecoutez...

Le jeune officier développe son plan; tous l'approuvent, tous rient...

Puis, on recommence à chanter, à rire, à crier.

On échange des toasts, on crie :

— Vive le Roi! Vive le Duc d'Orléans! Vive Déroulède!... A bas la Gueuse!... A bas Loubet...

M. d'Aulan, les bras croisés, sourit, écoute.

Trois sous-lieutenants, plus excités que les autres, se montrent à la fenêtre et hurlent en chœur sur l'air des lampions :

— A bas Loubet! A bas Loubet! à bas!...

En face, à la terrasse du café Miland, les consommateurs se groupent autour de M. Paul Loubet, qui sourit.

— Vous entendez? lui dit un de ses amis.

— Quoi donc? Le tapage que font ces jeunes gens... Ils s'amuse! Ils ont bien dîné! Laissez-les faire...

Mais les amis du président s'indignent. Il faut toute la patience de M. Paul Loubet pour les calmer...

— Mes chers amis, déclarent celui-ci, notre dignité ne nous permet pas d'entendre ces cris; nous ne les entendons pas; buvons et causons tranquillement; ne nous laissons pas troubler par si peu de chose... Toutes ces provocations n'ont qu'un but : nous faire nous fâcher et c'est justement ce qu'il ne faut pas faire..

Pendant ce temps, le banquet se termine joyeuse-

ment; le colonel, plusieurs capitaines sortent en compagnie de M. d'Aulan qu'ils mettent en voiture.

Derrière eux, les jeunes officiers descendent l'escalier en courant. Leurs aînés sont déjà partis dans la direction de la caserne ou de leurs appartements respectifs, et la voiture de M. d'Aulan démarre quand ils arrivent devant la porte du café.

Un cri bien nourri de « Vive d'Aulan! » éclate.

M. d'Aulan salue, tandis que sa victoria part au grand trot de ses chevaux. Et les jeunes officiers renforcent leur ovation d'un :

— A bas Loubet!

Puis, le sous-lieutenant de Bernardy s'exclame très haut :

— Oh! j'ai envie de ... Où est la vespasienne?...

— Là, là, répondent les voix de ses amis en riant.

Là, c'est le mur de la maison familiale des Loubet. Les huit jeunes gens s'alignent, face au mur et se mettent en devoir de salir copieusement la façade.

Cette farce malpropre et de mauvais goût fait blêmir M. Paul Loubet qui a, cette fois, toutes les peines du monde à retenir ses amis...

Cependant, quelqu'un, sans attendre, s'est précipité sur les goujats et comme l'un d'eux se retourne, il lui envoie une gifle en plein visage.

Ce soufflet doit dégriser l'officier qui semble prêt à la riposte; mais de Bernardy qui, décidément, est le chef de la petite bande, s'interpose en disant :

— On ne se bat pas avec ces gens-là!... Laisse ça. Tout se réglera plus tard...

Et tous en chœur, encore une fois, ils crient :

— A bas Loubet ! à bas !...

Puis ils s'éloignent, défilant comme à la parade, en continuant à vociférer.

Peu à peu, le calme renaît dans le paisible quartier.

Paul Loubet serre les mains qui se tendent vers lui, remercie ses amis et, dignement, rentre chez lui.

Le lendemain, un ordre du ministre arrive, prescrivant une enquête sur les faits dont il a été saisi par les notables de Montélimar, et le lieutenant de Bernardy est mis aux arrêts de rigueur, en attendant la fin de l'enquête.

Quelques jours plus tard, le Grand Conseil ayant délibéré sur l'attitude des officiers du 22^e, leur inflige un blâme sévère, met le lieutenant de Bernardy en retrait d'emploi, et déplace le 22^e.

Il ira à Gap, garnison terrible, d'où viendra le 52^e pour le remplacer à Montélimar.

Cette nouvelle est accueillie à Montélimar par un cri de joie de la population, et la colère des officiers, furieux d'être contraints d'aller s'enterrer dans une petite ville de frontière, où leur manquera toute distraction. Mais il n'y avait pas à discuter, il n'y avait qu'à obéir... Et l'on obéit en silence...

CHAPITRE DXLIX

« LES GUEULES NOIRES »

— D'Harcourt, ma petite, il y a des « loups », ce matin...

— Comment cela, patron?...

— Vous n'avez pas vu qu'un accident grave s'est produit hier, dimanche, sur les chantiers de l'Exposition?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien ! mon enfant, il faudra prendre des lunettes, car « Le Matin » et le « Figaro » l'annoncent, tandis que nous avons, nous, « loupé » cette information.

— Mais, c'est très grave?

— Diantre, je le crois : neuf ouvriers sous les décombres d'un palais qui s'est écroulé... Allez, sautez. Une édition spéciale dans trois heures avec un reportage à la clé... Compris?...

— Oui, patron...

— Bon, autre chose, quoi de neuf, sur les grèves du Creusot?...